

Quelle est la part du maître ?

Quelle est la part de l'enfant ?

Le rêve est-il une nécessité de notre destin d'homme ? Et dans quelles limites nous est-il secourable ? Voici l'opinion d'une jeune fille de 20 ans : Odette Mourier, que déjà nos lecteurs connaissent. Odette Mourier a été formée par la petite école mixte de Pont-de-Lignon, que dirige depuis quelque dix ans notre camarade Mlle Alibert.

J'ai toujours eu la tête pleine de rêve. Cette disposition d'esprit m'handicapait beaucoup lorsque, à la petite école communale, j'apprenais les fractions et les règles de trois. J'étais constamment dans la lune et la maîtresse m'accusait d'être aussi lourde, muette et sourde qu'une brique posée sur un banc d'écolier. Je me consolais de tous les déboires que ma malheureuse forme d'esprit m'attirait, en retournant vivre sur mes montagnes sacrées, dans des maisons imaginaires où je me mouvais aussi aisément qu'un poisson dans l'eau.

Et puis un jour, notre maîtresse eut la bonne idée de nous ouvrir la porte des rêves. Désormais je n'étais plus enfermée mais j'allais donner libre cours au flot vaporeux et coloré qui m'empêchait d'étudier parce qu'il voilait toutes mes pensées. La première fois, je me souviens que je fis parler mes chèvres, — elles avaient tant à se dire, le soir après une journée passée dans la montagne — la maîtresse fut ravie, m'embrassa et copia le texte au tableau.

Je ne sais pas pourquoi, dès qu'un instant de solitude m'est donné, mon esprit se construit une deuxième vie. Je vais ainsi à travers les monts, les mers et le ciel, parlant à des hommes de mon univers, vivant mille drames, montant sur l'échafaud, descendant en prison, mourant sur une croix, et conduisant une foule de gens vers une victoire quelconque. Je suppose que chaque être possède ce trésor de la rêverie qui auréole tous les actes de la vie. Combien de fois ai-je rêvé au-dessus d'une grande flaque d'eau en automne, lorsque le vent sauvage emporte la feuille jaunie toute craquante. Dans l'eau boueuse s'allongeait le reflet d'une maison étrange et je pénétrais sur la pointe des pieds, dans ce château aux murs tremblotants. J'aimais aussi à me blottir au creux d'un rocher sur les bords du fleuve pour écouter l'éternelle chanson de l'eau vive. Mais tout ceci n'est rien par comparaison à ces grands feux de bois que j'allumais l'hiver dans la montagne en surveillant mon troupeau de chèvres. Lorsque la nuit descendait, j'ajoutais du bois mort et des châtaignes sous la braise. Les yeux fermés, les mains rougies par la flamme, je me croyais belle dame dans la salle sombre d'un château du moyen âge...

J'ai tant rêvé depuis ma naissance qu'il m'arriva de ne plus savoir reconnaître les limites exactes du rêve et de la réalité. Quelquefois, je plonge la main dans le sac aux souvenirs et ce que j'en retire m'émeut toujours, que ce soit un produit de mes songes ou de la vie.

Ne croyez pas qu'on puisse se débarrasser aisément de cette disposition toute vaporeuse et ensorceleuse de l'esprit. C'est même très difficile de délimiter efficacement les deux terrains, l'imaginaire et le réel. Ils se chevauchent sans cesse sans qu'on puisse savoir lequel porte l'autre. Il serait dangereux aussi

de vouloir en emprisonner un pour donner plus de liberté à l'autre, mais ceci est d'ailleurs impossible, heureusement pour nous.

Je souffrais beaucoup de l'étrange conflit où s'égarait mon âme enfantine, lorsque l'école vint me libérer. Elle me mit tout simplement un crayon en main et une feuille de papier sur mon pupitre. Je laissais courir la plume, les mots arrivaient en foule, se bousculaient pour entrer en scène. J'écrivais, j'écrivais sans me soucier de rien d'autre que de mon histoire. Je donnais des ailes à la musique qui gémissait en moi, j'ouvrais les écluses, le flot libéré passait en courant. Quelles belles heures ai-je vécues ainsi, et quel soulagement ensuite ! Je pouvais alors me pencher sur d'insolubles problèmes et j'apprenais tout naturellement l'orthographe des mots dont j'avais besoin pour m'exprimer plus clairement.

Le jour où mes rêves ont été écoutés et compris, j'ai senti qu'un pont était jeté entre ma solitude et le monde. Je ne vivais plus seule dans mon antre magique. J'y amenais mes amis et je leur montrais mes richesses. Je voulais qu'ils voient par mes yeux et entendent par mes oreilles. Mon âme apprivoisée criait sa délivrance et sa joie : « Voyez, disait-elle, c'est ici que j'étais lorsque vous me cherchiez. Je vous fermais alors sans façon la porte au nez, mais aujourd'hui entrez et venez manger à ma table. »

Mes rêves qui n'étaient, par le passé, que d'informes nuages de pensée, prirent un corps et une âme pour entrer dans le monde. Je les habillais de beauté, d'amour et de vérité. Je leur confiais un message destiné aux hommes et, pour cela, je travaillais à les rendre plus solides, moins fantasques. Je découvrais soudain en moi une source fraîche de poésie et, sans en chercher la provenance, je creusais la terre pour délivrer la belle eau.

Puis je voulus participer aux rêves des autres et je les comparais aux miens. Quelquefois je leur découvrais une telle ressemblance que j'en restais surprise et ravie. Je me penchais sur le travail de mes semblables, de ceux qu'on dit artistes et créateurs et j'analysais, pour la première fois, leurs réussites, leurs découvertes. Je fus émerveillée, mon monde ne me suffisait plus, je compris qu'il n'en existait qu'un seul, très grand, appartenant à tous les hommes. Sagement, je pris le parti de marcher dans les pas de ceux qui m'avaient précédé, quittant la route de temps à autre pour visiter les sous-bois. Je découvrais ainsi les fleurs cachées et j'en faisais des bouquets.

Mais il y a un danger à la rêverie, celui de s'évader de la réalité et d'esquiver les problèmes au lieu de les résoudre. Y ai-je échappé ? Non, pas toujours. Je me suis bien souvent laissé prendre aux mille et un pièges qui guettent les pêcheurs de lune. J'ai navigué au gré des flots sans me soucier de quel côté se trouvait le port. J'ai dérivé, j'ai fait naufrage, je me suis noyée. Oui, mais pourquoi accuser la rêverie, est-ce sa faute si mon corps est assez paresseux pour ne pas vouloir tenir le

gouvernail bien en main ? Je n'ai pas fait front devant l'obstacle, je l'ai contourné, abandonné, sans savoir qui me l'envoyait ni ce qu'il me cachait. J'ai chanté ma peine, pleuré sur mon triste sort et suivi le vent qui passait. Des amis sont venus au devant de moi, ont tiré ma barque sur la grève et m'ont offert des nourritures substantielles. Les problèmes, derrière moi, se trouvaient des solutions tout seuls, puis ils s'ombrèrent dans l'oubli, les plus féroces restaient à m'attendre et préparaient une nouvelle offensive... Au fond, je suis vraiment trop fataliste ! Mais avez-vous vu des poètes tenant tête aux gens d'affaires de ce monde ?

Car c'est ainsi qu'est la vie. L'homme souffre, lutte, se crée des chaînes, s'enferme dans de sombres cachots, mais il rêve. Toutes les rigueurs de la réalité la plus implacable finissent par glisser sur le duvet de son imagination. Il rêve et mâchant l'inconsistante nourriture, il oublie le froid de ses soucis, le poids de ses péchés. C'est la victoire de l'esprit sur la matière, l'indestructible pensée monte à travers les âges, pour couronner divinement le front du penseur qui a beaucoup rêvé.

Odette MOURIER.

L'Art à l'Ecole

« L'idée d'un musée régional d'art enfantin est bien tentante, nous écrit une camarade, mais que de difficultés pour le réaliser !

— D'abord être accueillis par les cénacles plus ou moins fermés d'artistes et d'intellectuels qui dans nos petites villes provinciales représentent la culture.

— Ensuite trouver une salle. C'est quelquefois pos-

sible dans des immeubles désaffectés. Mais qui en assurerait la mise au net ?

— Ensuite trouver les richesses pour meubler un musée qui ne fasse pas pauvre ou bric-à-brac. Sommes-nous à même dans nos groupes de trouver suffisamment d'éléments de valeur pour réaliser un ensemble susceptible d'intéresser les personnes qui se piquent ou se soucient sincèrement de culture ?

— Ensuite, disposer ses richesses de manière à faire sentir que c'est sous l'angle le plus favorable que l'œuvre d'art doit être présentée pour être comprise.

Je ne veux pas, nous ne voulons pas nous décourager d'avance, mais si dans un département un essai dans ce sens était tenté, nous aurions moins de craintes et de scrupules à emboîter le pas. »

La camarade qui ne veut pas qu'on cite son nom « par crainte de paraître prétentieuse » — et c'est à tort — nous fait la preuve malgré ses appréhensions que ce projet est réalisable. Pour le réaliser sériously les difficultés :

D'abord trouver un local. Les sympathies viendront après, quand déjà nous sommes à l'aise chez nous et que de mois en mois nous voyons nos biens s'agrandir en nombre et en qualité.

Vous n'avez pas d'espoir de trouver une salle bien placée et suffisamment vaste ? Eh ! bien. Commencez à l'Ecole, ou à la Mairie si la municipalité est bienveillante, ou pourquoi pas dans une cure désaffectée ?

Qui prouva nous écrire : j'ai trouvé un local ? Alors, avec notre aide, tout de suite nous démarquerons et ce sera la première pierre posée à l'origine de nos grandes réalisations collectives. Nous sommes à même de réussir désormais de vastes et belles entreprises.

Elise FREINET.

Les TECHNIQUES FREINET au Salon de l'Enfance, A LILLE

Le Salon de l'Enfance s'est tenu à Lille, comme les années précédentes, du 31 octobre au 11 novembre.

Ce Salon, qui est la plus importante manifestation régionale de la saison, a eu pour la première fois dans son enceinte un stand CEL et une exposition (très partielle) de la Maison de l'Enfant (coin des Maternelles).

Une librairie de Roubaix (la Biblio) ayant offert à Freinet d'exposer le matériel CEL, un petit stand CEL a été aménagé où on trouvait la presse Freinet 13,5 x 21, le limographe automatique, les publications de la CEL : BT, Gerbe, Infantines, Albums d'enfants, des photos d'enfants de l'Ecole Freinet au travail, des peintures d'enfants, des modelages, des plâtres décorés, etc.

Ce libraire que nous connaissons bien et qui, déjà en juillet dernier, avait exposé au Congrès des Maternelles les publications CEL, nous a demandé de vérifier l'installation du stand.

Vie de l'Institut

Chaque jour, les visiteurs qui se pressaient très nombreux dans les salles, ont pu voir fonctionner la presse et recevoir les catalogues C.E.L. De très nombreux instituteurs du Nord et du Pas-de-Calais ont ainsi pris contact avec les techniques Freinet. Ils ont pu aussi admirer, à quelques mètres du stand CEL, le coin de la Maison de l'Enfant qui avait pour titre : « Enfantine - Les techniques Freinet à l'Ecole Maternelle ». Dans une partie de l'emplacement réservé aux Ecoles maternelles, nous avions, en effet, refait l'exposition installée en juillet au congrès des

Maternelles et au congrès de Chalon : une chambre d'enfant avec ses grands rideaux de penderie décorés de dessins enfantins en feutrine, une table et un coffre à jouets recouverts de carreaux de fausse céramique peints et vernis, des tapisseries, des marionnettes, des coussins et poufs de raphia.

Quand les responsables des émissions de la télévision (région lilloise) sont passés au Salon, ils ont remarqué le stand CEL, et en particulier la presse Freinet les a vivement intéressés.

Si bien que notre libraire nous a demandé d'aller présenter la presse Freinet à la télévision. J'ai donc pu pendant quelques minutes, présenter aux auditeurs de la télévision lilloise les techniques Freinet et le matériel CEL : presse, albums, Infantines, Gerbes, photos de l'Ecole Freinet.

La speakerine, soulevant la question de l'emploi à la maison de la presse Freinet, j'ai parlé de la presse jouet que la CEL pensait construire.

Nous avons évoqué le grand mouvement pédagogique international des techniques Freinet et les speakers de la télévision nous ont proposé un reportage dans les écoles du Nord pratiquant les techniques Freinet.

Mad. PORQUET.